

(VIII<sup>e</sup> ANNÉE.)

N<sup>o</sup> XVIII.—TOME XVII.

137

30 SEPTEMBRE 1829.

# PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES



## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Barreau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.


Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

### L'AMIE D'ENFANCE.

UNE lettre... Ciel! de Cécile! de ma plus ancienne, de ma meilleure amie. Elle est à Paris; elle arrive à l'instant, mais si fatiguée, si souffrante, que son mari l'empêche de voler dans mes bras. Pauvre Cécile! elle compte sur l'empressement de sa Sophie; oh! elle ne se trompe pas, j'y





cours à l'instant. « Vite, Suzanne, demandez ma voiture ; donnez-moi une robe. — Laquelle, madame ? — Celle que vous voudrez, dépêchez-vous, voilà tout ce que je demande. Cette chère Cécile, qu'il me tarde de la revoir. Fi ! quelle robe vous me donnez là, Suzanne, vous savez bien que je l'ai en horreur. — Madame est si pressée que je n'ai pas eu le tems de choisir. — Courez en prendre une autre. Oui, sans doute, je suis pressée, une compagne d'enfance dont je suis séparée depuis nos mariages ; bientôt douze ans ! Elle doit être bien changée cette blonde Cécile alors si fraîche ! En vérité, Suzanne, il semble que vous preniez aujourd'hui à plaisir de me contrarier ; cette robe me va encore plus mal que la première. — Madame, quand j'aurai mis cette épingle, je vous assure... — Moi je vous assure, mademoiselle, que je ne garderai pas cette robe, elle m'épaissit, me vieillit de dix ans. — Si madame voulait me dire celle qu'elle désire... — Je n'ai qu'un seul désir, celui de revoir, d'embrasser mon amie... Voyons, donnez-moi cette redingote en chaly blanc semé de dessins cachemires, et entourée d'une frange en soie tordue, nuancée de toutes couleurs. Le colonel Derneville jurait encore hier qu'il n'avait jamais rien vu d'un meilleur goût, que ce costume m'allait à ravir. Mon Dieu, Suzanne, comme me voilà rouge. — Madame s'est tellement agitée. — Je suis à faire peur, elle ne me reconnaîtra pas. Voyez si ma voiture est prête. — Madame, M<sup>r</sup> le colonel Derneville est au salon. — Comment ! déjà cinq heures ? Du papier, une plume. Vous voyez, mademoiselle, de quoi vous êtes cause. Cette bonne, cette chère Cécile, ce sont vos maladresses qui m'empêchent d'être près d'elle ; faites-lui porter ce mot d'excuse. C'est horrible ! »

— On va faire des redingotes en cachemire de couleurs tendres. Une bordure de cachemire, large de trois doigts, servira de tête à l'ourlet, et le même ornement bordera la double pélerine. Les manches étroites du bas auront un double poignet en broderie. La redingote doublée en gros de Naples blanc et sans être attachée sur le devant.

— Quelques grandes élégantes portent des jupons en gros de Naples blanc sous des redingotes de gros de Naples de couleur, et même sous des mousselines négligées.

— Les premières douillettes qui ont paru ont un large ourlet



au bas, et un moyen sur les deux côtés du devant. A la tête de l'ourlet est placé un très-petit biais arrêté des deux côtés par un liseré. Deux ou trois petits biais pareils, posés à la distance d'un doigt l'un de l'autre au bout des manches, fixent les plis *contrariés*, ce qui est très-gracieux sur les étoffes de soie, et forment une espèce de petite manche qui correspond avec le poignet retenu par cinq biais qui montent jusqu'au milieu du bras. Les manches se rétrécissent décidément beaucoup par le bas.

— Sur les robes négligées, en étoffes de soie et de laine, on porte toujours beaucoup de pélerines pareilles, garnies d'un haut volant. Les corsages sont unis. Les plis des jupons sont plus souvent des grands plis plats que des fronces.

— Nous avons vu de jolis chapeaux en satin vert anglais doublés de satin blanc et ornés de dahlia blanche.

— Des chapeaux en satin blanc doublé de satin rose, sur lequel étaient des branches de fleurs roses et une blonde autour sont charmans pour jolies toilettes de visites.

— Des robes en mousseline dont le fond était un semé d'assez grands bouquets brodés au plumetis, ont été confectionnées pour toilette de *petites soirées*. Un volant de mousseline festonnée les garnissait. Un bouquet pareil à ceux du fond de la robe était dans chaque écaille. Le volant était séparé par sept ou huit liserés de gros de Naples blanc, qui soutenaient la tête. Les manches courtes en berrets. Le corsage uni garni d'une belle maline.

— Il paraît qu'on portera encore cet hiver beaucoup de broderies en couleur sur crêpe, gaze, etc.

— Les souliers sont toujours bouts carrés et sans rosettes. On commence à porter force bottines noires. Les pantoufles en cachemires sont toujours le superlatif du bon ton.

— M. Gagelin (ancienne maison Versepuy, rue de Richelieu, n° 93, à la *Providence*), breveté de S. A. R. Madame la Dauphine, vient de mettre en vente de nombreux articles de goût en soierie, cachemires et nouveautés que nous ferons connaître successivement. Il vient de confectionner des manteaux charmans dits *brésiliens*, auxquels est adapté un genre de manches qui réunit la commodité à la grâce. Leurs nuances et leurs dessins sont de très-bon goût, et répondent au choix des articles nouveaux réunis dans ces mêmes magasins.



## LE GALÉRIEN.

Roman historique traduit de l'allemand.

Le premier volume de ce roman d'un style obscur et abstrait, tout consacré à des discussions philosophiques, serait presque décourageant pour le lecteur s'il n'était averti par la préface que ce n'est qu'au second volume que commence l'intérêt de l'action, et c'est aussi de là seulement que nous pouvons commencer l'analyse de l'ouvrage.

Né de pauvres cultivateurs, Alamontade fut confié par eux, à leur lit de mort, à l'un de ses oncles, père d'une nombreuse famille; mais où il reçut néanmoins une éducation brillante, grâce aux heureuses dispositions dont il était doué. Son oncle, protestant zélé, voyait en lui un éloquent défenseur qu'il élevait à la religion réformée; cependant la sagesse des opinions d'Alamontade, son goût pour les études philosophiques le rendaient étranger aux passions religieuses, et il se voua de préférence à la profession d'avocat, à laquelle il se livra avec une ardeur extrême. Un soir qu'Alamontade avait quitté ses livres et sa solitude, il entendit, dans une rue déserte, les cris d'une jeune fille que poursuivaient quelques étourdis. Il vole à son secours, la défend, la protège, la rend à sa famille. Une rencontre aussi fortuite, l'événement qui l'avait amenée, les charmes de l'inconnue qu'il avait protégée, portèrent le trouble dans l'esprit jusqu'alors paisible du jeune philosophe. Plus d'une fois, au milieu de ses lectures, l'image de Clémentine s'offrit à ses regards. C'était une pensée vague, mais cependant toujours renaissante; c'étaient des rêves de tous les instans qui l'assiégeaient avec leurs prestiges et leurs illusions de bonheur. Il en était obsédé, et sa raison, jadis si forte, était impuissante à les éloigner de son esprit. Plus il les combattait, plus il en était dominé; le souvenir de Clémentine revenait à lui avec tout l'empire d'une passion combattue.

C'est à cette époque qu'Alamontade se lia avec un homme jeune, riche, estimé dans la ville d'Avignon. L'intimité qui s'établit bientôt entre Alamontade et Bertollon fut telle, que, vaincu par les instances de son ami, Alamontade consentit à









*Petit Courrier des Dames.*  
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra  
Chapeau de paille de riz Robe de Mousseline brodée Des magasins de M<sup>me</sup> Morelle



habiter sa maison. L'esprit, les talens, la beauté de l'aimable hôte ne tardèrent pas à inspirer à la femme de Bertollon une passion qu'elle combattit avec toute la fermeté d'une ame attachée à ses devoirs; mais elle ne put tellement la vaincre, qu'elle ne la laissât voir à celui qui l'avait inspirée. Alamontade ne put y rester tout-à-fait insensible; mais la confiance de son ami, les droits de l'hospitalité, la rigueur de ses principes, et surtout le souvenir de Clémentine, tout lui conseillait de s'éloigner; et comme son départ devait être expliqué à Bertollon, il lui confia avec la simplicité d'une ame neuve aux exigences et aux discrétions de ce monde, qu'il aimait sa femme, et qu'il en était aimé. Bertollon reçut cet aveu avec une indifférence apparente; mais il conçut le plus odieux de tous les projets. Alamontade partit, et laissa en proie aux plus funestes résolutions une femme assez passionnée, pour avoir trahi son amour; mais trop honnête pour vouloir y survivre. Prête à s'empoisonner, une maladie de son mari réclame tous ses soins. Elle les lui prodigua seule avec un zèle, un dévouement exalté. Mais un jour le mal prend un caractère si imprévu, qu'on en attribue les symptômes au poison, et l'époux accuse sa femme publiquement de ce crime.

L'instruction se fait avec rigueur. Toute la ville veut assister aux débats d'une cause aussi dramatique. Alamontade lui-même, épouvanté de l'horreur d'un tel crime, ne recule pas devant le rôle que lui confie son ami, et consent à plaider contre une femme qu'il a aimée.

La scène d'accusation est parfaitement traitée dans le roman. Les émotions des acteurs et des spectateurs sont dépeintes avec une énergie qui fait battre le cœur. Le crime est prouvé par le silence de l'accusée. Son arrêt de mort est dans toutes les consciences, dans toutes les bouches. Mais la veille du jour où le tribunal doit le prononcer, Bertollon avoue, un instant avant l'audience, à son ami, que lui seul s'était empoisonné pour perdre sa femme. Alamontade, saisi d'indignation à une révélation aussi atroce, s'en fait expliquer les circonstances, et déclare à Bertollon que sa femme sera sauvée, puisqu'elle est innocente. A ces mots Bertollon saisit deux pistolets, tire l'un sur Alamontade, qui tombe baigné dans son sang; de l'autre, se fait sauter la cervelle. Mais Alamon-





tade conserve assez de force pour se faire transporter de suite à l'audience, et de son lit de douleur, il vient défendre et arracher à l'échafaud celle qui ne pouvait plus être secourue par lui.

Le talent, l'éloquence d'Alamontade, pendant ces affreux débats, avaient exalté en sa faveur tous ceux qui le connaissaient, et plus encore la famille de Clémentine, liée, par la parenté, à l'infortuné Bertollon. C'est là qu'il est transporté; c'est là qu'il reçoit les soins les plus touchans, qu'il retrouve Clémentine..... Mais il n'est pas dans sa destinée de connaître le bonheur sur la terre. Il ne le devra qu'à la conscience d'avoir rempli ses devoirs et mérité une meilleure vie.

Ces scènes se passaient sous Louis XIV, à Avignon, dans le moment des plus grandes crises pour la religion. On convertissait des villes entières, dans un seul jour, par les moyens les plus violens. Alamontade veut s'opposer à ce que l'on incendiât la maison de son oncle. Il vient demander la grâce d'un parent. Il s'oppose de toutes ses forces au massacre ordonné contre sa famille par le maréchal de Montrevel, et est lui-même envoyé aux galères. Ici commence une existence toute de douleur et de vertu. Alamontade renonce à l'espérance, au bonheur; mais, sous les chaînes qui le couvrent, on nous le montre encore beau, sublime, infortuné, et digne des larmes du lecteur qui arrive aux détails de ses derniers momens.

#### MÉLANGES.

— Jamais foule, assiégeant les péristyles d'un théâtre le jour d'une première représentation, ne fut comparable à celle qui envahissait toutes les issues de l'Opéra-Comique, pour jouir de la première apparition de *Jenny*. En prêtant à cette nouvelle muette les traits charmans de M<sup>me</sup> Pradher, on lui assurait d'avance un intérêt contre lequel le public ne pouvait faire opposition; aussi l'éloquente pantomime de la pauvre Jenny a-t-elle été un grand auxiliaire pour le soutien de la pièce, qui du reste a réussi presque à l'unanimité. Chollet et Ponchard ont eu plusieurs triomphes à y recueillir; M<sup>me</sup> Boulanger a saisi parfaitement son rôle, et M<sup>lle</sup> Prevost a donné au sien toute la grâce de sa jolie physionomie. Quant à



M<sup>me</sup> Pradher, elle y prouve que le charme de la voix pouvait être pour elle un accessoire inutile. Elle est séduisante lorsqu'elle effeuille la rose qui lui explique les sentimens de son amant, et chacun voudrait pouvoir lui offrir la feuille qui lui apprend qu'elle est aimée *passionnément* ! Cette scène a du charme ; elle occupe agréablement l'imagination, et un peu plus tard le cœur se met de la partie lorsque la malheureuse Jenny trahie, abandonnée de celui qu'elle aime, vient lui présenter la tige de cette même rose qui lui fit comprendre les premiers sermens d'amour. Une décoration d'incendie qui termine la pièce a mérité des applaudissemens réitérés, et c'est au milieu des flammes et des décombres que s'échappe ce premier mot de Jenny que tout Paris voudra aller entendre.

La mise de M<sup>lle</sup> Prévost dans le rôle d'Anna est de très-bon goût. Sa robe en blonde unie ne descend pas plus bas que le genou, et est entourée de pointes de satin blanc qui, attachées au bord de l'ourlet, remontent vers la ceinture. Sous cette garniture est attachée une blonde froncée qui descend jusqu'au bas de la robe de dessous qui est en satin. Celle de dessus figure une robe-tablier, et semble fermée par derrière avec des nœuds de satin placés le long du jupon de distance en distance. La mise de *Jenny* est simple comme elle ; un jupon de tulle uni, dont le bas est entouré de longues pointes de tulle qui tiennent au jupon et qui retournent se fixer par-dessus à la hauteur du genou, le corsage en gros de Naples bleu sur lequel retombe une garniture en tulle uni découpé en grandes pointes. Sa coiffure est formée de deux bandeaux lisses ornés de quelques coques de rubans bleus. Pour chaussure, des petits brodequins noirs qui vont à ravir, et que laissent parfaitement voir des jupons très-courts.

— Une invention charmante dont les produits deviendront un des plus jolis ornemens de nos cheminées et de nos boudoirs, vient prendre place parmi toutes les attributions du goût et de la mode, et offrir, même aux dames, un genre d'occupation aussi varié qu'amusant. Il s'agit d'un nouveau procédé pour décalquer sur bois toute espèce de dessins par les moyens les plus simples. On fait tremper un instant dans de l'eau pure et simple une gravure, une lithographie ordinaire ou coloriée ; on l'étend sur une feuille assez mince de bois blanc, tels que le houx, le sycomore ou le tilleul, et un



moment après, en enlevant avec précaution les couches encore humides du papier qui portait la gravure ou le dessin lithographique, on est tout étonné de voir reproduits et déposés sur le bois tous les traits, toutes les ombres et les lignes, et même jusqu'aux moindres linéamens du dessin en question, et en vernissant avec un pinceau la surface de la feuille de bois, on a soit un fort joli écran, soit une boîte à gants ou à ouvrage, soit enfin un pupitre, un panier, une corbeille gracieuse et commode. On peut même, par ce procédé, éviter les inconvéniens et les lenteurs de la peinture sur bois, et faire revivre ainsi des portraits de famille confiés à la gravure ou à la lithographie.

Des modèles et des échantillons de ce procédé sont déposés chez M. Roche, papetier, passage de l'Opéra, galerie du Baromètre, numéros 27 et 29, à l'enseigne du *Port de Dunkerque*.

M. Roche enseigne ce procédé aux personnes qui veulent bien s'adresser à lui; il leur vend la composition dont il se sert pour arriver à ce résultat, et fait voir des modèles de ces produits à tout le monde, sans aucune espèce de rétribution.

\*\*\*\*\*

#### ANNONCES.

—FRONTAL IDIOÉLECTRIQUE DE FLEURY. Les résultats extraordinaires obtenus de ce bandeau admirable dans les douleurs céphalalgiques, notamment les migraines violentes, l'ont justement recommandé à l'estime publique; des succès invariables l'ont fait accueillir avec empressement en France et chez l'étranger qui en possède aujourd'hui des dépôts. Pour ne pas éprouver de retard, adresser les demandes franches au laboratoire à Longjumeau, banlieue de Paris, où se fabrique en grand son rose végétal pour la toilette, reconnu pour entretenir la fraîcheur de la peau et réparer les outrages du tems et des maladies. Prix du Frontal 15 fr., les boîtes de rose 5, 10 et 20.

*A ce Numéro est jointe la planche 670.*